

# LE MONTREUR D'OURS <sup>(1)</sup>

NOUVELLE CANADIENNE

“ Papa, c'est un ours, là, en haut de la Descente !... ”

— Ha !

Et le père, en bas, à l'arrière de la charretée de foin que l'on “ perche ” pour descendre à la grange, tire de toutes ses forces la corde de la hart flexible, d'un dernier coup qui rapétit d'un pied au moins la masse crissante.

Là-haut sur la charge, Prudent Dufour, sous l'à-coup, manque de dégringoler.

“ Papa, c'est un ours ! ”, fit-il, derechef, en se remettant d'aplomb.

En haut de la Descente éclata de nouveau la sonnerie de clairon, fausse, stridente, au large de l'air faite de pureté, de clarté légère. Un air martial régnait dans ce coin de nature.

La charge de foin, lourde et ballante, descend maintenant vers la grange par le chemin cahoteux des charrettes pendant que l'on entend, à courts intervalles, le long de la Côte, le ta-ta, ratata-ta du clairon asthmatique.

C'est l'heure des vaches. J'envie le bonheur de Prudent Dufour, qui s'en va, bercé, au sommet de la meule cahotante, au village... Quelques enjambées ensuite et il sera sur la place de l'église où arrivera dans quelques instants le montreur d'ours dont le cor éraillé vient d'annoncer, dans la Descente, l'arrivée...

“ Miro !... ho !... hop !... vite ! Aux vaches ! En haut, Miro !... ”

“ Heureux Prudent ! Chançard, va ! ”

Et Miro et moi montons au Trécarré. Le chien, par bonds fous, à travers les buttes du pacage, moi, d'un train-train à contre-cœur, nous en allons le long du chemin aux charrettes qui monte au taillis du Trécarré, d'où il faut ramener les vaches à la maison. La main en visière, je calcule l'heure à la hauteur du soleil. Là, voici les dentelures brunes du Trécarré, taillis léger avec des aulnes, des touffes de harts rouges, si bonnes, au printemps, pour les sifflets à frapper avec le manche du couteau, aéré, couleur d'aurore entre les frondaisons... Miro lance un sonore aboiement, et un suisse qui file, la queue en panache, le long de la clôture d'abatis, et que j'essaie d'atteindre d'une motte ramassée dans la roulière, plonge dans un océan de fougères dentelées et disparaît. A travers le taillis, voici quelques troncs à feutrage épais et dont la lumière, limpide encore, me permet d'apercevoir tous les détails, jusqu'aux reculées du sud où tout s'efface... Là, tout près, une vache meugle longuement, comme un fracas de trompette. Elle nous entend venir, le pis lourd, fatigué.

Quelle fraîcheur à côté du taillis ! Mais, diable ! mauvaise idée qu'ont eu ces vaches d'aller brouter si loin, si haut de la terre ! Toute cette dernière à descendre à présent ! Il y a pourtant de si bonnes touffes, en bas, près de la grange et des étables. Miro commence son travail. Les vaches courent, à sauts et à bonds, de ci, de là, comme des chèvres, gagnent le chemin aux charettes où, pour une minute, s'en vont, d'un pas dolent et tranquille, la tête ballante et le pis gonflé, comme une cloche battant les cuisses, s'arrêtant, une seconde, pour râfler d'un coup de langue en rond, une touffe d'herbe.

C'était beau tout de même !... Les vaches, maintenant hors du brouhaha du départ, descendaient, tranquilles, sous la conduite attentive de Miro. Je vaguais de ci, de là, le long du chemin. Un instant, près d'un mince bosquet, je m'arrêtai

pour écouter : là, tout près, sur la plus haute branche d'un gros mérisier, un rossignol chantait... non, c'était un chardonneret. J'écoutai de tout le battant de mes oreilles. La petite voix montait, mince, ténue, comme un fil de soie, puis s'épanouissait en d'éclatantes vibrations, en roulades prolongées qui s'éparpillaient dans l'air, pareilles à des fusées. Quelle jolie aubade ! Je vis le petit être, sur sa branche, sa minuscule tête brillant au soleil déclinant comme un fruit de senellier. Il ressemblait à une larme suspendue. Il modula sa berceuse pendant deux minutes, précipitant les sons, piquant des cris fluides, respirant, une seconde, entre deux coups de gosiers, purs, faciles...

Je courus rejoindre Miro et le troupeau.

Mais voilà, en courant, une autre aubade, lointaine. De nouveau, la sonnerie du clairon, là-bas. C'est au milieu de la Descente, cette fois. L'ours approche du village. Prudent Dufour y est déjà rendu, je le jurerais. Et moi, me voilà encore en haut, ayant toute la terre à descendre. Que je suis donc malchanceux !...

Une vache croit tromper Miro et moi en s'attardant derrière les autres à brouter une touffe de trèfles rouges qu'elle a découverte par hasard, au bord du chemin, mais le chien, sortant d'un bond de derrière une “ talle ” d'armoïse, la langue pendante, rouge, presque au ras du sol, la débusque. Un “ wah ! wah ! ” retentissant, et la vache, après deux sauts ridicules et quelques pas lourds et ambulants, le pis en cloche, battant un Angélus endiablé, rejoint les autres... Alors, celle qui la précède, tachetée rouge et blanc, s'arrête chasser un taon.

Mais, mon Dieu, que ces vaches sont lentes à descendre à la maison ! Je rage. L'ours doit être, maintenant, au village. Et Prudent Dufour qui est là, avec les autres ; tous ceux et celles de l'école qui ont entendu le son du cor en haut de la Descente ! Sans doute, le montreur d'ours, avant que le soleil ait tout à fait basculé, va donner une représentation des exploits de sa bête des Pyrénées. Il me semble ouïr sa mélodie, entendue déjà, deux ans auparavant... “ Ti, la boun, la boun... e... doudaye ! ”... Et la voix montait, montait, jusqu'au fausset. Je m'étais passionné de cette représentation de l'ours, et c'est ce qui me faisait rager de voir les vaches si lentes à descendre...

Une quatrième sonnerie du clairon me fit un cœur pesant. Les vaches ont le pis aussi vraiment trop lourd pour descendre vite. Comme elle est loin encore, la maison ! Les champs s'en vont, en pente, arrêtés par une croupe qu'il faudra monter puis descendre ; et il y aura, après, des chaumes à traverser, un pacage, — où les vaches auraient bien dû rester toute la journée, — puis, un grand potager, que longe le chemin aux charrettes avant d'arriver au “ clos des vaches ”, tout mangé d'herbes... Couleur de foin, les champs, en éonque, descendent vers les maisons dont je n'aperçois que les toits, vieux toits à lucarnes françaises qui semblent se hausser pour mieux voir, au loin, en haut, les trécarrés des terres, et qui ont, malgré tout, en cette fin de jour, une espèce de dignité, de bonté...

Le ciel, à ce moment, est frais, comme une voie bleue ; l'herbe, les feuilles et les mils et les épis vibrent obliquement dans l'air agile. Comme le soleil baisse, baisse, en arrière, au ras des plus hautes branches du taillis du trécarré ! Tout prend, à présent, comme un vieil air dans ce coin de campagne. De temps en temps, un coup de brise claque, fort et frais. Passant près d'un bosquet de cerisiers, ... un guilléri

(1) Cette nouvelle de M. Damase Potvin a été publiée dans *La Revue Bleue* de Paris, numéro du 18 décembre 1926.